

payer cette fantaisie) nous remet en mémoire un incident qui précéda — de longtemps — l'octroi de cet étendard.

C'était en 1881.

A cette époque, la ville de Liège et son Université célébraient le cinquantenaire de notre indépendance ; le Roi fut solennellement reçu à la salle académique par M. Trassenster en habit vert et par une commission d'étudiants les plus pschuteux et les plus fendants de notre Alma-Mater.

La place de secrétaire de cette commission, vivement disputée, fut conférée à un jeune Eliacin de la faculté de Droit qui, depuis lors, est devenu un de nos avocats les plus connus, un de nos stagiaires les plus actifs. Sa grâce, sa distinction, son affabilité, sa parole chaude et colorée coulant de source comme une, deux et même trois fontaines, lui firent échoir le pesant honneur d'offrir à la Reine un bouquet d'orchydées.

La fortune, en femme aveugle et capricieuse, ne devait pas tarder à le conduire au cabinet..... de l'honorable gouverneur de la province.

Trois mois après, un matin vers 11 heures, il fut réveillé en sursaut par un maître coup de sonnette ; un valet en livrée avait remis à son adresse une énorme missive dont l'aspect officiel fit palpiter son cœur — ; le gouverneur l'invitait à se rendre immédiatement au Palais pour y prendre connaissance de certains renseignements relatifs au drapeau que le Roi avait l'intention d'offrir aux étudiants de Liège. Chose rare chez notre secrétaire, il s'habilla prestement, négligeant ce jour là l'usage du vinaigre de Bully, de la poudre de Burgrave et du lait Mamilla ; prenant à peine le temps de s'arracher un cor au pied, il passa son habit et sauta dans un sapin.

Le cheval, comprenant sans doute l'importance du personnage qu'il traînait, avait pris une allure tellement martiale que le factionnaire de garde à la porte du palais présenta les armes.

Introduit par l'huissier de service, il fut aussitôt conduit près du greffier provincial.

— A qui ai-je l'honneur de parler, dit celui-ci.

Au secrétaire de la commission organisatrice des fêtes universitaires, répondit-il d'un air piqué.

— Eh bien Monsieur, charmé de vous recevoir, mais à quoi dois-je attribuer l'honneur de votre visite ?

— Dam ! votre lettre !

— Ma lettre ?

— Mais oui...

— Quelle lettre, donc ?

— Celle-ci, répondit notre homme, en déployant une feuille de papier ministre.

Le greffier provincial, ahuri, prit en main la lettre ; son étonnement ne cagna plus de bornes quand il vit que notre secrétaire avait été l'objet d'une diabolique fumisterie, car, pas plus le style que l'orthographe ne pouvait émaner d'une administration anciennement dirigée par un jeune et élégant sportmen, aujourd'hui bombardé substitut dans une capitale de province.

Furieux, et il y avait bien de quoi, notre secrétaire résolut de mentionner cette machination machiavélique dans le compte-rendu de sa mission ; mais hélas ! l'assemblée générale des étudiants ne lui permit jamais de dépasser la 3^{me} ligne de ce brillant rapport. — Aussi bien peu connaissent le fait historique que nous venons de rapporter et dont le héros fut un collègue de Jean Fontaine poussé à la troisième puissance

Sic itur ad Astra.

ÉTINCELLE.

Chronique littéraire.

Ceci est une petite querelle que je vais faire à un camarade, à un grand cœur. Mais la franchise, on la doit aux amis plus peut-être encore qu'aux puissants du jour — et c'est pourquoi je vais dire franchement ce que je pense des *Contes mélancoliques* de l'ami Demblon.

Ces contes sont trop tristes, trop navrés. Non pas, que je croie à un maximum de douleur que l'on ne doit pas dépasser. Non certes. S'il s'agissait de décrire une des misères terribles — physiques ou morales, peu importe — que l'on subit parfois, trop souvent, hélas ! dans la vie, je ne reprocherais jamais à l'auteur de trop pousser au noir. Seulement, dans le cas présent — c'est à dire dans les *Contes mélancoliques* de Célestin Demblon — je trouve énormément de sanglots, de désespoirs mornes ou

broyants ; je trouve des larmes à chaque page, mais, somme toute, je ne trouve pas de cause sérieuse, vraie, à ce débordement de pleurnicherie. Les douleurs, les grandes douleurs de M. Demblon sont, après tout, des douleurs qu'il lui plaît d'éprouver. Elles sont plutôt la résultante d'un parti pris de désespoir que de misères senties et vécues.

Ainsi, M. Demblon inondera de ses larmes dix pages de son livre, parce qu'une rose, éclosée en même temps que naissait une amourette, s'est fanée. A propos de cet incident, peu surnaturel évidemment, M. Demblon évoque la mort, parle de son futur squelette et se désespère en songeant que les os de sa belle seront mangés par les chiens du village. Convenons que, à propos d'une rose fanée, ces préoccupations n'étaient pas de rigueur. Plus loin, dans le conte intitulé : « *Notre Fille* », M. Demblon qui n'est pas marié — au contraire — prévoit le moment où il aura une femme et une fille, laquelle s'appellera Madeleine. Jusqu'ici rien d'extraordinaire. Mais voilà que M. Demblon se met à prévoir aussi la mort de la future fille qui naîtra de cette future femme ; puis viennent à la fin les décès des futurs fils, petits fils et arrière petits fils, de cette fille que M. Demblon aura d'une femme qu'il n'a pas encore. Et M. Demblon de pleurer sur chacune de ces morts prématurées tout comme si c'était arrivé.

Il faut avouer que c'est pousser loin le désir d'avoir des sujets de chagrin ; ce n'est plus de la mélancolie, c'est de la névrose.

Et toujours à propos de cette future fille, M. Demblon refait le *To be or not to be* de Hamlet et en arrive à dire des choses comme ceci :

« O nuit opaque ! terreur ! ignorance ! Quoi ? Mais quoi donc ? Existence - nous ? Que faire ? Que croire ? Qu'espérer ? »

Seulement si l'on peut pardonner à Hamlet — un homme en relations suivies avec des ombres armées de pied en cap — de pareilles divagations — que mon ami Demblon me passe le mot — on ne peut les laisser passer sans protester, venant d'un écrivain qui se pique de naturalisme et croit être l'interprète de la souffrance de notre époque.

Car, pour M. Demblon, cette souffrance c'est le doute.

Or, M. Demblon retarde simplement de cinquante ans. On doutait encore un peu lorsque Musset écrivait : *La confession d'un enfant du siècle* et *Rolla*. Aujourd'hui on ne doute plus guère. On est fixé sur tous les systèmes religieux possible — ou bien on s'en soucie peu.

La souffrance de notre époque, eh, mon Dieu, elle est plus simple, plus palpable — et plus cruelle — que cela. La souffrance d'aujourd'hui, c'est celle de toujours ; c'est la misère, la faim pour les pauvres, c'est l'injustice qui règne en souveraine maîtresse, c'est l'oppression des pauvres par les riches, de ceux qui travaillent par ceux qui possèdent, des peuples par les souverains. C'est enfin l'éternelle lutte du plus faible contre le plus fort, du bien contre le mal.

Et c'est parce que M. Demblon a assez de talent pour prendre sa part dans cette lutte, c'est parce que sa plume, qui sait rendre intéressants les songes creux dont je viens de parler, ferait besogne plus belle, plus vraie — et même plus mélancolique, si M. Demblon le veut — en peignant des misères palpables, des souffrances réelles, que j'adresse à M. Demblon ces critiques, un peu dures j'en conviens — qui me feront peut-être ranger par lui au nombre des froids, des railleurs et des blasés dont il parle dans sa préface.

Que M. Demblon, qui connaît le peuple, l'a vu souffrir et a souffert avec lui, nous montre donc à travers le prisme de son style, à la fois correct et coloré, une famille d'ouvriers honnêtes, vertueux, cravant de faim à la porte d'une canaille roulant sur l'or — et il prouvera au moins combien ont raison ceux qui trouvent charmant l'état social actuel.

On s'attendra peut-être sur le récit de misères réelles — et de s'attendrir sur elles à songer à y porter remède il n'y a plus très loin. Mais en face de contes imprégnés de douleurs provoquées par des souffrances imaginaires, fruits d'une imagination malade, on retient ses larmes. On a trop souvent l'occasion de les placer mieux que cela.

Où M. Demblon croit être profond, il est souvent naïf. Il en est encore à Murger et à Lamartine — cet Homère des pensionnaires. L'expérience, évidemment, lui manque. Ce qu'il écrit n'est pas toujours véu.

C'est ainsi qu'en passant, M. Demblon dit ceci : « *Le désir vaut souvent la possession.* » On voit bien que M. Demblon n'y entend rien.

Certes le désir peut valoir la possession — mais à la condition expresse que la possession vienne ensuite.

Sinon, ce désir ferait l'effet d'une collection d'appétits pris par une personne qui, ensuite, n'aurait pas à manger.

M. Demblon, je le crois, s'en tient aux appétits — et c'est, je pense, ce qui lui monte à la tête au point de le faire voyager dans les mondes futurs pour y trouver des sujets de peinture tristes, tandis que notre pauvre terre, est certes assez malheureuse, pour engendrer tous les contes mélancoliques — pour de bon — que pourra jamais faire M. Demblon.

OLAPETTE

Un procès.

Le bruit court en ville qu'une jeune personne, dont les traits réguliers et charmants ne sont que la traduction palpable de la beauté et de la pureté de son âme, serait disposée à nous intenter un procès — sous prétexte qu'elle aurait été visée dans l'article intitulé : *Histoire ancienne*.

Comment la personne dont il s'agit a-t-elle pu croire pareille chose ?

D'abord l'histoire dont nous parlons s'est passée il y a plus de 2300 ans. Ensuite, c'est à Athènes, sur le trottoir de Propylées — et non rue de la Cathédrale ou au passage Lemonnier — qu'a eu lieu la scène violente dont l'aréopage a dû s'occuper.

Enfin, il s'agissait d'une ancienne prêtresse de Vénus, alors que la femme délicate qui a eu — car elle ne l'a pas plus hélas — l'intention de nous traîner devant les tribunaux, édifie trop, chaque dimanche, par sa pitié exemplaire, le public ordinaire de la Cathédrale, pour que l'on ne soit pas certain d'être en présence d'une chrétienne de naissance, incapable d'avoir jamais sacrifié aux faux dieux — ni même au veau d'or.

Pour prouver, d'ailleurs, qu'il s'agit d'une histoire bien ancienne, nous publierons dans notre prochain numéro, le compte-rendu des débats qui eurent lieu devant l'aréopage d'Athènes — 450 ans avant Jésus-Christ — entre la Lesbienne Kron-pi-re et un jeune citoyen d'Athènes.

En vente chez les principaux libraires : *Contes Mélancoliques*, par Célestin Demblon, 1 vol. in-8°. Prix : 2 francs.

NOS THÉÂTRES

Théâtre Royal.

La reprise de *Guillaume Tell* — bien que renfermant de très bonnes choses — n'a pas été un succès comparable à celui obtenu par les *Huguenots*. Une indisposition de Mme Fleury-Pillard avait forcé la seconde d'agonie à prendre, d'un pied levé, le rôle de Gemmy. Est-ce à cette substitution d'artistes — peu importante en somme — que l'on doit attribuer le désarroi qui s'est produit au premier acte ? Je ne sais, mais toujours est-il que cet acte n'a pas été brillant. Les chœurs ont quelque peu battu la chamade, le duo a été chanté sans grand éclat par M. Fontaine et, çà et là, avec une justesse contestable par M. Delabranche.

Au second acte heureusement, nos artistes se sont relevés et, après le duo, notre excellent fort-ténor a partagé, avec Mme Gally, un véritable triomphe. Le trio et le chœur ont aussi été très bien exécutés.

Au troisième, M. Fontaine — qui s'est affirmé comme un très bon comédien — a chanté avec beaucoup d'émotion sa romance ; on lui a fait un succès, trop modéré à notre avis.

Enfin, au quatrième acte, M. Delabranche, après avoir très bien chanté « asile héréditaire » a superbement enlevé le terrible *Sulzer-moi !* salué par les acclamations de toute la salle.

Comme l'affiche annonçait cinq actes, des spectateurs ont attendu patiemment après la chute du rideau ce cinquième acte qui n'est pas venu.

On assure qu'à l'heure qu'il est, M. Fabry-Rossini se trouve encore dans sa loge — et ne voit rien venir.

Théâtre du Gymnase.

LES MAUCROIX.

Quelle famille que cette famille de Maucroix !

Il y a là un père à la tête de deux femmes et de deux enfants — un de chaque femme. Inutile d'ajouter qu'une des deux femmes est illégitime, la scène ne se passant pas chez les mormons. Un des enfants se trouve dans le même cas qu'une des femmes.

Le hasard un jour met en présence la femme légitime, la maîtresse et les deux fils ; — ceux-ci pour comble de malheur aiment la même femme.

Dispute, insultes, provocation. Finalement, cependant, tout s'arrange, ou à peu près, grâce à l'intervention de la marquise de Maucroix, la légitime, le duel n'aura pas lieu, les deux frères se réconcilient et l'ainé, le fils légitime, renonce à la femme qu'ils aiment tous deux. On croit que le mariage va se faire quand l'illégitime s'avise de se sauver pour ne gêner personne ; son fils fait ses malles, court après sa mère — et la pièce est finie.

Cette œuvre étrange — mais étonnante tout de même — est très bien jouée au Gymnase. Des éloges particuliers sont dus à MM. Rey de Blaye, Riquier et Nersant, à M^{me} Danbrun, Rey de Blaye et Andriani qui ont joué avec beaucoup de talent.

Pavillon de Flore.

Le succès qu'y a obtenu, mercredi soir, la *Fille du Tambour-Major* n'est pas mince. On pouvait cependant avoir, à ce sujet, quelques inquiétudes.

M. Ruth, en effet, semble distinguer particulièrement, dans le choix de ses pièces, celles dont la réussite a été, jadis, éclatante

au Théâtre-Royal et que le temps a, pour ainsi dire, consacrées.

Il a raison, parbleu ! et c'est d'un bon directeur de mettre ainsi des atouts dans son jeu. (Le Conseil communal, lui-même, en a logé un dans son sein).

Mais le souvenir de ces œuvres — plus durable peut-être qu'il ne croit — écarte, je le crains, bien des curiosités et pourrait d'aventure compromettre, par un fâcheux retour de comparaison, un succès mérité. Et puis, l'avouerons-nous ? de quelque saveur que soit imprégnée la rébellion d'un pensionnat de jeunes filles contre l'autorité des « chères sœurs », la répétition de ces prétextes à chu chotereries musicales finit par devenir un tantinet agaçant.

Je concède, d'ailleurs, que la robe bleue dont ces nonnettes sont affublées, c'est du dernier joli — et que le froc même du capucin a du bon — sur la scène. Quant à l'uniforme militaire — si fringant — qu'en dire ? sinon qu'il joint au Théâtre comme ailleurs d'un irrésistible prestige. Mais, ô mes petits agneaux, n'oublions pas le sage conseil de ce vieux refrain de chanson :

Pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.

Il y a excès, incontestablement. Les *Mousquetaires*, le *Petit Duc*, et, en de certains endroits, la *Fille du Tambour-Major*, trois opérettes, données presque successivement et trop voisines entre elles pour ne pas souffrir de ce rapprochement. Je me résume comme disent ces messieurs du palais. Plaise à l'intelligent directeur qu'il n'y ait, dans le prochain ouvrage qu'il montera ni pensionnaires espions, ni nonnettes scandalisées, ni beaux officiers follement épris !

Tout le monde estime la dose suffisante. Cette petite noisette chère, nous convenons de grand cœur que l'interprétation de la *Fille du Tambour-Major* mérite tous éloges. Mme Régine, mieux en voix, toujours charmante, a rendu fort intelligemment la physiologie sympathique de *Stella*.

Plusieurs des nombreux morceaux de ce rôle lui ont été bissés, notamment la ronde patriotique : *Petit Français*, au 2^e acte et, à l'acte suivant, la chanson anglaise du *Petit cocher*. Mesdames Urbain et Mousseron rendent, la première avec entraînement, la seconde avec mesure, les personnages de la *Duchesse* et de *Claudine*.

M. Victor, plein d'une bonne humeur communicative, fait un parfait *Manthabor*, et l'on doit mille compliments à M. Villard sur la façon dont il a composé et chanté *Robert*. Le talent de ce consciencieux artiste s'est singulièrement assoupli depuis le commencement de la saison.

M. Urbain est un *Giviot* débordant de gaieté et de verve. On lui a redemandé la chanson du *Tailleur amoureux* qu'il détaille avec finesse. Mentionnons également M. Valot, M. Barillier, etc.

Après le *Chant du départ* qui termine la représentation, le rideau ayant été demandé, l'orchestre a eu une idée pharmanieuse. Il a entonné l'air vif et enjoué de la *Brabançonne*. De cette façon, tout le monde — y compris la fibre chauvine — a eu ses apaisements.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 2 décembre 1883

Guillaume Tell, grand opéra en 4 actes, musique de Rossini.

Théâtre du Gymnase

Direction G. Rey de Blaye.

Bur. 1 0/0 h. — Rid. 1 1/2 h.

Dimanche 2 décembre 1883

Grande matinée populaire à moitié places, avec le concours de Mme Danbrun, grand rôle de Paris. *Un Voyage d'Argent*, comédie en 3 actes. *Monsieur Alphonse*, comédie en 3 actes. Ordre : 1. Monsieur Alphonse ; 2. Un Voyage.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 5 3/4 h. — Rid. à 6 1/4 h.

Dimanche 2 et Lundi 3 décembre

La Fille du Tambour-Major, opéra comique en 3 actes, par Duru et Chivot, musique d'Offenbach. *Jeanne la maudite*, grand drame en 5 actes.

EDEN - THÉÂTRE

Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

TOUS LES SOIRS

SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Miss Hazella, la charmante de Pigeons ; M. Maxeran, dans ses silhouettes parisiennes et le Musée Grévin, derniers représentations des gymnasiarques roumains *actress Manning*, et des excentriques *Rammys*, *Miss Clément*, clown ; chansonnette par M^{me} Lemaire, Z. Lord, et M. Bienfait. Ouverture par l'orchestre de M. Lafay.

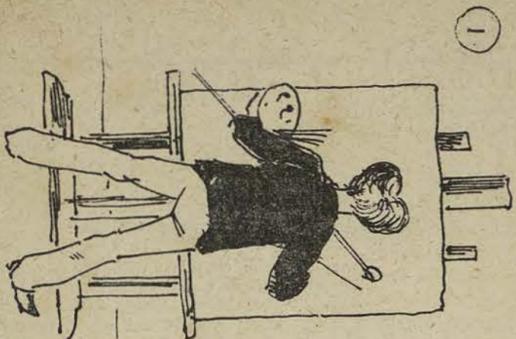
Dimanche, une seule représentation du professeur Martini. Lundi, début des américains *Brothers Aza*, les gladiateurs modernes, des Folies Pergères de Paris.

Prix des Places :

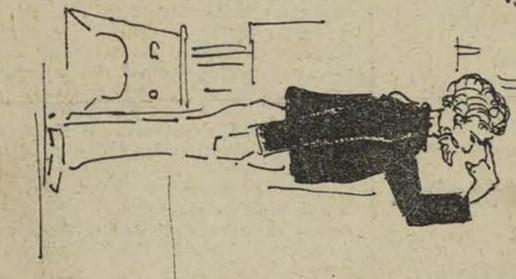
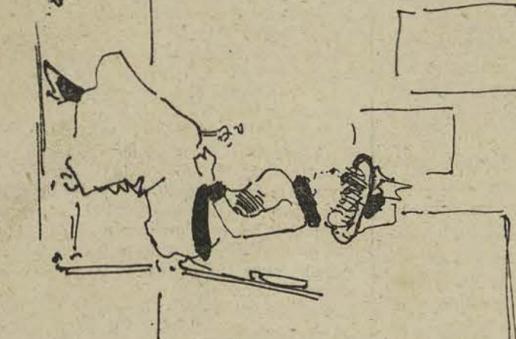
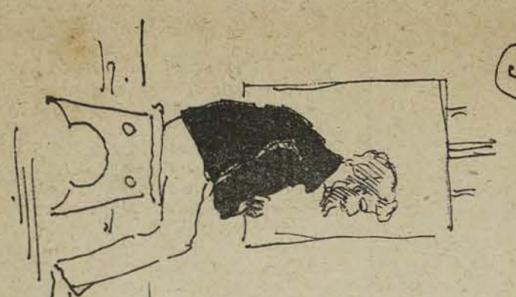
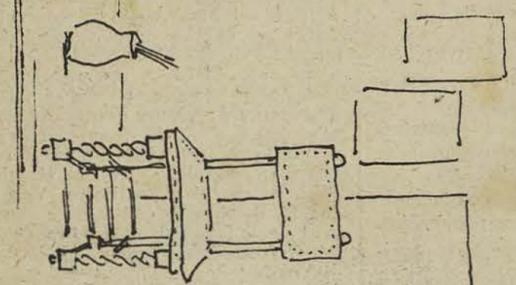
Réservées et Loges, fr. 1-75. — Premières fr. 1-00. Galeries, fr. 0-75.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étoile, 42.

Singulière histoire d'un Singulier Poëte



1
 Son palette est si son atelier - de travailler
 consciencieusement pour la prochaine exposition.



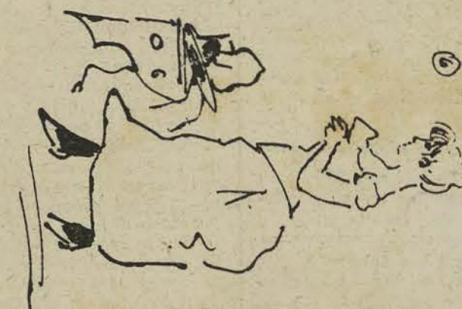
2
 Toujours Monsieur - Je voudrais mon portrait en
 pied - Meil voir ce que dessinait - de la
 adhésive à une peinture dans mon atelier... fin
 au ad. est... de fait que vous le faites

3
 avait-il vraiment attendu - Meil de telle
 façon qu'il ne soit reconnu que de la peinture
 doit être un dessin de son atelier...
 ce Monsieur est bon de Monsieur - et moi

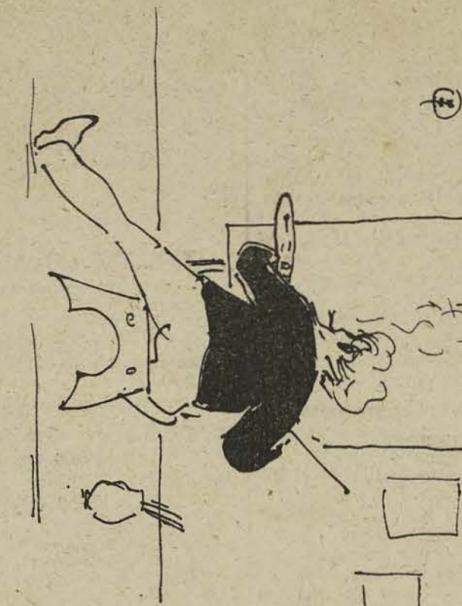
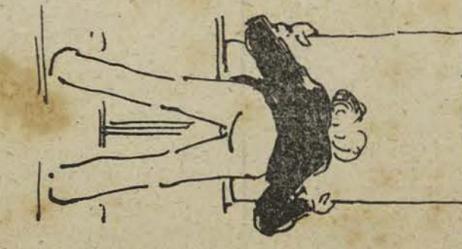
4
 Orni va trouver chez lui - s'il reconnaît
 mes traits, je suis perdus... ah...
 - duffel, elle adhésive! j'ai essayé!!!



5
 - N'est-ce pas cela?
 - Ou Mesurables !!



6
 Songe pour une table de palette et
 son dessin de finis -



7
 Pendant ces moments d'ennui il
 travailla sur autres et-voici:



8
 Comment il avait essayé le portrait.